

**> A vrai lire**La chronique de **Salomé Kiner****Be water, my friend***

Vous vous réveillez un matin et le monde tel que vous l'habitiez a changé de visage. Une guerre, une pandémie, un drame personnel. La terre s'ouvre sous vos pieds, l'horizon devient vertical, mais physiquement, vous êtes intacte. Il faut continuer à manger, à dormir et à respirer. Comment faire sens face au désastre? Il n'y a pas de solution mais il existe des palliatifs, et la littérature en fournit quelques-uns.

Quand Colombe Boncenne apprend que sa mère est atteinte d'une leucémie, elle l'accueille immédiatement chez elle. En marge des hospitalisations et des caprices de la maladie, l'autrice mène une enquête familiale sur les violences subies par plusieurs générations de femmes. Il y aurait tout pour s'explorer et pourtant *Des Sirènes*

Toutes les deux semaines, l'écrivaine et journaliste Salomé Kiner observe l'époque à travers le prisme d'une œuvre littéraire de son choix

brille comme du plancton dans nos jours transformés en nuits. Et comme lui, il nous oxygène. Renouant avec les fonctions originales de la fiction, la mythologie collective

vient au chevet de la tragédie intime: brassé par Colombe Boncenne, le trauma se dilue dans les figures régénérantes et fantasmagoriques de la sirène. Ici, la créature aqua-marine ondule dans un bain amniotique salé aux larmes mais condimenté de symboles et d'étymologies réconfortants.

Au terme d'un procédé alchimique et sémantique, l'épreuve se transforme en récit puis en livre; elle devient universelle. Car Colombe Boncenne a de la pudeur, de la délicatesse, de l'humour et de la ressource. Une douceur émane d'elle jusque dans ses colères. Pas cette douceur qu'on prête aux âmes féminines et fragiles, mais une forme de souplesse qui réussit à transformer l'adversité en rituel: «Les sirènes ne meurent pas, elles deviennent écume», confie-t-elle pour nous consoler après l'enterrement de sa mère sur l'île qu'elle aimait tant.

Une guerre, une pandémie, un drame personnel: comment affronter des événements qui nous dépassent? Dans le soin accordé à l'autre, nous chantent les *Sirènes*. A défaut d'empêcher, on peut accompagner. En cuisinant, en patientant, en écoutant, en caressant. En s'émerveillant de ce qui résiste à la perte, en cherchant la beauté dans un bras amaigri, la dignité dans une phrase, la malice dans un silence. En n'affirmant rien, en

questionnant tout: «Finalement, je me suis laissée aller, j'ai raconté. La maladie de ma mère, Farrell, Selma, mes confessions, le groupe, la sirène, mes craintes, mes cauchemars. Je ramifiais, des nœuds se formaient, d'autres se déliaient.» Ou comment le langage vient parfois au secours de l'existence faite chaos. ■

*«Be water, my friend», ou «Sois de l'eau, mon ami» est une expression de Bruce Lee.

Colombe Boncenne, «Des Sirènes», Ed. Zoé